BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie

Michel Banniard & Dennis Philps (dir.), *La fabrique du signe. Linguistique de l'émergence* (Collection « Interlangues »): Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2010, 330 pages.

L'ouvrage est le résultat d'un colloque intitulé *La fabrique du signe. Linguistique de l'émergence entre micro- et macro-systèmes*, qui s'était tenu à l'Université de Toulouse – Le Mirail en 2006. La « linguistique de l'émergence » était le thème de travail de l'Institut de Recherche Pluridisciplinaire en Arts, Lettres et Langues de l'Université du Mirail. Le concept d'« émergence » semble être à la mode dans diverses disciplines, ainsi que le rappellent les éditeurs dans la préface. Que faut-il entendre par « émergence » ? L'apparition de quelque chose de nouveau, qui n'existait pas auparavant ? L'« émergence » sépare alors l'« avant » de l'« après ». Pourtant, dans les domaines de la nature ou dans ceux de la culture, on a affaire à des *continua* soumis à des transformations permanentes. En matière « langagière » (linguistique ?), il y a bien peu d'« émergences ». Gaston Paris n'avait-il pas dit, avec un brin de provocation, que « nous parlons latin » ? Comment concilier « émergence » et « évolution » ? Les langues étant par nature évolutives, c'est-à-dire en perpétuelle transformation, on assiste, si l'on peut dire, à une émergence permanente, continue. Chaque nouveauté est en quelque sorte une « émergence », et c'est ainsi que les auteurs ont compris la chose, puisque le terme « genèse » semble employé comme synonyme d'« émergence ». Pour un objet en perpétuelle transformation comme une langue, toute « innovation » est en fait une « transformation ». Le programme était vaste, et toutes les contributions, diverses, ne concernent pas les études latines — ce qui, bien entendu, ne nous a pas empêché de les lire avec beaucoup d'intérêt et de plaisir. Plusieurs, notamment, concernent la linguistique générale. On signalera les contributions hardies et ambitieuses de J.-L. Dessalles (« L'émergence du langage au cours de l'évolution ») et de D. Philps (« Stratégies de nomination du corps et émergence du signe linguistique »), qui touchent autant l'anthropologie et la philosophie que la linguistique. Étant donné les centres d'intérêt de M. Banniard, le passage du latin aux langues romanes occupe une bonne place dans le volume : M. Banniard, « Intrication et écrémage. L'évolution langagière entre pulsion et sélection » ; M. Van Acker, « Latin finissant et français émergent. Changement de langue et modalité d'écriture » ; M. Richter, « The search for oral sources in medieval texts : mission impossible ? The case of Italy in the ninth century » ; Cl. García Turza, « En los orígenes de la escritura española : la creación gráfica de los glosadores altomedievales ». Le Moyen Âge n'est pas oublié : W. Haubrichs, « Les signes de la langue parlée dans le *Liber Evangeliorum* d'Otfrid de Wissembourg » ; M. Gailliard, « Fluctuations de l'emploi des temps narratifs dans les chansons de geste françaises ». Au total, les contributions prises en elles mêmes sont intéressantes, mais l'unité du volume est plus difficile à percevoir.

Jean-Paul Brachet.

Gilles VAN HEEMS (dir.), *La variation linguistique dans les langues de l'Italie préromane* : Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux, 183 pages.

Huit contributions à un séminaire sur les langues de l'Italie préromaine tenu à Lyon en 2009 constituent ce volume dont l'unité thématique se décline en trois sections : onomastique, étrusque et langues italiques, assurant ainsi une approche polyphonique du concept de variation. On entend par là (avant-propos de l'éditeur, p. 9-14) les modifications linguistiques « non suffisantes » pour déclencher un passage à « autre chose », mais constitutives des modifications dialectales et/ou chronologiques, et des altérations accompagnant les phénomènes d'emprunt. Ainsi la question est-elle à la croisée de la linguistique synchronique — affaire des spécialistes — et de la socio-linguistique, qui intéresse les historiens par le regard qu'elle permet sur la pratique et l'environnement des locuteurs.

La section onomastique s'ouvre avec le problème que pose le nom, élyme à l'origine, de Ségeste, remarquable par une initiale changeante : sifflante, aspirée ou vocalique (Laurent DUBOIS, p. 17-29). L'absence de la sifflante, même sous la forme résiduelle d'une aspiration, se trouve ailleurs en Grande-Grèce. À l'issue d'une présentation très complète du dossier, l'auteur remonte la filière formelle, des formes tardo-antiques à l'original élyme en attribuant à des Sicanes la réduction vocalique de l'initiale. Dominique BRIQUEL s'interroge ensuite (p. 31-38) sur la mention curieuse du patronyme de C. Pontius, vainqueur des Romains aux Fourches Caudines, dans le texte de Tite Live IX 1, 2, et il suppose avec la plus grande vraisemblance que l'historien latin transcrivait là ce qu'il avait lu dans le texte officiel du traité, où aurait figuré tout naturellement l'usage épigraphique osque d'ajouter le patronyme à la séquence anthroponymique bimembre. La variation dans la dénomination révèle la source.

La section consacrée à l'étrusque est plus développée. V. BELFIORE, de Halle, établit que le *i* géminé des finales anthroponymiques au génitif (*arnqiia*), conservant dans le premier signe la trace d'une voyelle tombée en hiatus, a été exploité pendant presque deux siècles pour maintenir une différence graphique entre le genre féminin (par exemple de **–a-ia*) et le masculin avec lequel il tendait à se confondre phonétiquement. La même volonté de distinguer graphiquement les genres est interrogée plus brièvement (p. 61-67) par I.-X. ADIEGO, de Barcelone, pour en faire apparaître cette fois la répartition géographique. Ces deux articles consécutifs, portant sur le même matériel anthroponymique, illustrent parfaitement à quels usages *conscients*, de la part des locuteurs, se prêtent des variations linguistiques exploitables du fait d'une évolution rapide de la langue (ici, la récupération et le « fléchage » des archaïsmes). Gilles VAN HEEMS tente enfin un premier et très exploratoire « Essai de dialectologie étrusque », p. 69-90, qui détermine trois isoglosses permettant d'approcher, à titre d'exemple, ce que serait le dialecte volsinien.

La troisième section, sur les langues italiques, comporte trois articles d'élèves, tout comme l'éditeur, de Dominique BRIQUEL. Vincent MARTZLOFF, pour commencer (p. 95-129, dont 8 précieuses pages de bibliographie), se livre à une exégèse à la fois hardie et très savante d'un graffite vasculaire sicule trouvé à Montagna di Marzo, deux lignes en *scriptio continua* où il détermine des segments par les verbes qu'il y voit : cet examen visait à nourrir le dossier de l'appartenance problématique du sicule au groupe sabellique, mais chemin faisant, l'auteur est amené à souligner une « mise en œuvre ludique du langage » (p. 120), qui rend d'autant plus difficile l'examen du document, sans doute une inscription symposiaque. Emmanuel DUPRAZ trouve (p. 131-154) en comparant l'adverbe ombrien *surur* avec lat. *item*, des similitudes d'emploi qui le conduisent à envisager une communauté d'expres-

sion juridique sans doute ancienne entre les deux langues : cette communauté est d'autant plus probante qu'elle ne s'assied pas sur une parenté étymologique, mais sur la seule valeur de connecteur discursif attachée à ces mots. Enfin (p. 155-168), Jean Hadas-Lebel rouvre le dossier de la position du falisque par rapport au latin, pour y voir une variante dialectale, et non une langue sœur. C'est donc le poids des spécificités culturelles associées à l'usage de l'idiome de Faléries, ville incluse dans le territoire étrusque, qui conditionne un point de vue que nous n'avons pas avec les documents — moins nombreux il est vrai — de Préneste, par exemple. Belle idée de finir ainsi par *les* latins archaïques : la notion de variation est décidément riche et féconde aussi sur le plan linguistique...

Guillaume Bonnet.

Coline Ruiz Darasse et Eugenio R. Luján Martínez (dir.), *Contacts linguistiques dans l'occident méditerranéen antique* (Collection de la Casa de Velázquez, n° 126) : Madrid, Casa de Velázquez, 2011, xii et 312 pages.

Étudier les contacts de langues, ce n'est pas seulement faire de la linguistique : c'est aussi se livrer à une approche transversale des pratiques culturelles. En ce sens, cette linguistique-là est complémentaire de l'enquête archéologique, qu'elle enrichit de connaissances immatérielles également décisives pour la recherche historique, relatives notamment — mais sans exclusive — à la compétence linguistique et au niveau d'alphabétisation. Les onze études qui nous sont proposées dans cet ouvrage collectif s'attachent à quatre domaines : la péninsule Ibérique, l'Afrique du nord, l'Italie et la Gaule méridionale.

Il ne saurait être question de s'attacher ici dans le détail à chacune de ces études, toutes également intéressantes. Les spécialistes des domaines linguistiques considérés — ibère, lusitanien, gaulois et celtibère, étrusque, punique... — tout comme les historiens, ne manqueront pas de se reporter utilement à telle ou telle. Évoquons-les donc rapidement.

Les langues antiques de la péninsule Ibérique retiennent les quatre articles composant la première partie. F. Beltrán Lloris et M. J. Estarán Tolosa (« Comunicación epigráfica e inscripciones bilingües en la Península Ibérica », p. 9-25), à l'aide de quatre cartes d'ensemble, dressent un inventaire typologique autant que géographique des documents épigraphiques intéressant plus d'une langue, qu'ils classent selon qu'ils sont bilingues (même texte rédigé dans deux langues), utilisent deux codes linguistiques pour deux textes différents, ou encore mêlent langues et/ou graphies. La simple possibilité de rencontrer ces quatre types révèle une pratique que l'on peut retrouver dans certaines zones du monde moderne, comme le Québec (français et anglais) ou encore le Cameroun (langues africaines, anglais et français) : singulier *aggiornamento* de notre perception de l'*Hispania* ! J. de Hoz, grand spécialiste de l'ibère, dans « Las funciones de la lengua ibérica como lengua vehicular » (p. 27-64), s'attarde sur les inscriptions découvertes en Languedoc-Roussillon et dans la basse vallée de l'Èbre, qui nous dessine l'ibère comme une langue d'usage non maternelle auprès des Celtes et commerçants grecs, phéniciens ou italiens ; très neuve perspective sur le développement d'une langue qu'on a vite tenue pour occuper une situation « défensive » au prétexte qu'elle est autochtone et a fini par disparaître. J. Gorrochategui (« Contactos lingüísticos y epigráficos en la zona vasca-aquitana ») nous conduit plus à l'ouest et s'attache plutôt aux monnaies et noms propres apparaissant dans le *CIL* XIII ; enfin, J. Velaza Frías, de Barcelone, réfléchit plus brièvement (p. 89-

100) aux questions méthodologiques que soulève l'évaluation d'une persistance des contacts linguistiques et de leurs effets, dans la perspective lointaine des particularités phonétiques ibéro-romanes.

Pour l'Afrique du nord, on lira avec beaucoup d'intérêt la mise au point très précise de C. Murcía (« Que sait-on de la langue des Maures ? », p. 103-126). La langue amazigh — le berbère — cohabitait avec punique et latin ; les deux langues importées ont disparu de ces bords de la Méditerranée, le punique ayant résisté sans doute plus longtemps en Tripolitaine ; mais il semble que l'amazigh ait servi de langue véhiculaire, peut-être dès l'Antiquité, en Afrique du nord-ouest, et jusqu'en Afrique subsaharienne (en wolof), où le nom de la fête de Pâques se retrouve sous une forme qui suppose son intermédiaire !

S. Destephen ouvre la section sur les langues italique avec un excursus géographique sur le départ entre grec et latin dans les Balkans (p. 129-144) à l'époque de l'Empire. On pourra regretter que cette étude détaillée et fort intéressante s'appuie sur la seule épigraphie et laisse de côté ce que peuvent apporter les langes modernes — albanais, aroumain — malgré les difficultés spécifiquement liées à leur témoignage loquace *a posteriori*. Notre collaborateur P. Poccetti s'attache (p. 145-171) au mille et une facettes de l'anthroponymie d'origine ethnique dans le monde archaïque autour de l'Italie : Grecs, Étrusques, Italiotes divers portent des noms où l'on retrouve les Rutules de Mézence et le *Latinos* d'Hésiode (*Théog*. 1011-1018), attesté aussi à Sélinonte. L'étude suivante, de G. Van Heems (« À propos de l'échange graphique *F-/H-* en étrusque. Emprunts ou innovations parallèles ? », p. 173-194), applique avec une grande fermeté les méthodes de la dialectologie moderne à l'étrusque. L'auteur s'efforce de démêler une question complexe qui met en cause les rapports entretenus par l'étrusque avec ses voisins latin, falisque et sabin. La conclusion, très convaincante, souligne les difficultés de voir là un phénomène d'emprunt (dans quel sens ?) ; un effet de *Sprachbund* paraît mieux à même de rendre compte de la volonté distinctive en œuvre dans l'emploi de *h* pour *f* initial en étrusque dialectal. On évoquera à ce propos l'étude, toujours très pertinente, de Kristian Sandfeld, *La Linguistique balkanique* (Klincksieck, 1930), passée sous silence par G. van Heems comme par la bibliographie générale.

Avec un titre délibérément non technique, « Emmêlements de langues et de systèmes graphiques en Gaule méridionale (VI^{e}-I^{er} siècle av. J.-C.) » (p. 197-226), l'archéologue M. Bats expose dans un précieux tour d'horizon les récentes découvertes épigraphiques sur les côtes méditerranéennes françaises. On saluera la richesse des données exposées et du regard d'un non-linguiste, qui souligne finalement la pauvreté en témoignages écrits pré-romains de Nîmes ou Avignon, et soupçonne l'archéologie d'avoir un effet de miroir grossissant propre à tromper l'historien. « Reflets du multiculturalisme. La création et le développement du gallo-grec », d'A. Mullen (p. 227-239), est une réflexion culturelle s'appuyant sur les données épigraphiques. Il conclut sur l'hypothèse que Marseille n'a sans doute pas exercé le monopole d'importation, en Gaule méridionale, du modèle culturel classique que reflète la pratique gauloise de l'écriture On trouvera en particulier dans cet article une proposition étymologique proprement gauloise pour le fameux δεκαντεμ, à partir de l'ordinal féminin à la syllabe pénultième syncopée : cette explication de la nasale intérieure évite de recourir au corollaire gênant d'un traitement différencié de la sonante vocalisée, selon qu'elle est intérieure ou finale.

Le dernier article, beaucoup plus spéculatif, nous entraîne dans un Orient non indo-européen, où P. Schrijver évoque « La langue hattique et sa pertinence possible pour les contacts linguistiques préhistoriques en Europe occidentale » : l'honnête prudence du titre dit assez ce que l'article développe de conjectural, mais aussi de fascinant, il faut bien le reconnaître.

La riche bibliographie générale (p. 271-312) est précédée d'un index des sources anciennes peu pertinent, tant c'est l'épigraphie qui était ici sollicitée, mais qui nous fait mieux regretter un index général. Signalons enfin, tout en rappelant la qualité formelle de ce livre, quelques petites imperfections : perte de *Aristoph*, restituable par une référence bibliographique précise, devant un *ane* bien orphelin, p. 150, l. 7, ou d'une préposition initiale en bas de la page 203... L'époque est aux ouvrages collectifs, qui reflètent l'organisation présente de la recherche universitaire ; on peut souhaiter que tous ces collectifs suscitent aussi constamment un intérêt similaire à celui que nous avons trouvé dans celui-ci.

Guillaume Bonnet.

Llewelyn Morgan, Musa pedestris. *Metre and Meaning in Roman Verse* : Oxford, Oxford University Press, 2010, x-412 pages.

L'expressivité métrique a été abordée de deux manières que l'on trouvera culturellement déterminées. Il y a d'une part la méthode francophone et plus largement latine — au sens moderne du mot — qui est celle des métriciens purs et durs : elle se nourrit de statistiques et produit des livres qui ressemblent à des bilans d'entreprise. Presque exclusivement centrée sur le signifiant métrique, elle tend faire traiter celui-ci comme un objet doué de vie propre et indépendante. Il y a d'autre part la méthode anglo-saxonne et, dans une moindre mesure, germanique, qui, elle, exige de ne partir que du sens et de ne considérer le signifiant métrique que comme un amplificateur expressif dont la fréquence d'usage n'importe pas vraiment. Ses utilisateurs répugnent donc à la statistique et s'efforcent de montrer comment le signifié poétique s'approprie le signifiant métrique pour en tirer un effet que le critique moderne s'oblige à commenter. Sa parole fait alors ressusciter le vieux cadavre d'une intentionnalité auctoriale que les métriciens préfèrent ne pas considérer au-delà de l'immédiat nécessaire. Cette dichotomie — qui, par bonheur se fait de plus en plus poreuse, ainsi qu'en témoignent les travaux de Jacqueline Dangel — du groupe de spécialistes internationaux réunis autour de la revue française *Dictynna* et de quelques autres (Philippe Zimmermann, *Rythme métrique et rythme rhétorique dans la poésie lyrique d'Horace : recherches sur une poétique du sens*, Thèse soutenue à Rennes en 2009) s'aperçoit ici très crûment au vu d'une bibliographie qui ne comporte pour ainsi dire aucun nom de métricien. On lira donc ce livre pour ce qu'il est, une excellente introduction à la méthode poétologique anglo-saxonne, revendiquée comme empirique et athéorique, préoccupée d'intertextualité et de catégorisation générique, auto-centrée — les travaux étrangers sont *terra quasi ignota* — et puissamment projective, non dépourvue de fraîcheur inventive, mais parfois naïve d'une foi interprétative que soutient sans défaillance un enthousiasme parfaitement rafraîchissant. On la trouvera avant tout significative d'un courant et d'une époque — un peu vieillissants — qui ont pris leur place dans l'histoire de la *Rezeptionsästhetik* occidentale. Ce livre traite de stylistique de la métrique. Celle-ci se fonde sur cette conviction que le poète romain, à un plus fort degré que son prédécesseur grec, prête une attention particulière au vers en tant que tel et qu'il investit ses particularités métriques d'un sens qui peut s'affranchir et/ou complémenter la phrase qu'il porte. On souscrira à cette déclaration de principe (Introduction, p. 1-48) avec d'autant plus de conviction que l'on sait — ou que l'on feint parfois d'ignorer — que pour les Anciens le signifiant est un signifié en soi, qu'il est porteur d'un métatexte auctorial, d'un commentaire

que l'auteur porterait à sa propre œuvre, et qu'il est toujours préférable de tenter son décodage avant de chercher en soi ou ailleurs matière à compréhension. Cette plus grande sensibilité à la matérialité métrique du vers, dont use un *doctus poeta* qui à son tour la postule à son *doctus lector*, se serait formée en même temps que naissait la langue poétique. Confrontés à des vers grecs métriquement souples, les Latins en auraient réduit les variances en les adaptant à leur propre langue ; ils n'en n'auraient ainsi gardé que des traits qu'ils surexprimeront et useront de manière à les rendre expressifs. Le premier vers des *Annales* d'Ennius témoignerait de cette prise de conscience de la manipulabilité expressive de la matérialité métrique : *Musae, quae* pedibus *magnum* pulsatis *Olympum*... (1 Skutsch, Vahlen). L'auteur n'hésite ainsi pas à affirmer (p. 31) : « Roman metrification is never anything other than an intensely considered and academic exercise ». Il s'agit par conséquent de considérer d'abord ce que les théoriciens de la métrique ont affirmé des formes poétiques avant d'en chercher le reflet dans leur mise en œuvre par les poètes. Le cas du pentamètre est évoqué comme l'exemple par excellence de l'influence de la *communis opinio*, qui le veut fort de cinq éléments que personne ne parvient à identifier, sur une pratique poétique qui tirera beaucoup de ce prétendu déficit. L'exploitation d'un *ethos* spécifique à chaque type métrique se détecte au plus clair chez les lyriques. Ainsi (p. 34-48), le priapéen porte haut et droit l'expression d'une suprématie masculine qu'un Catulle saura détourner dans son poème 17. Quant au sotadéen, il traîne une réputation de mollesse infâme et homosexuelle dont Martial tire effet dans son épigramme 3,29. L'hendécasyllabe (p. 49-113) se voit désigné comme rapide par les grammairiens et utilisé comme tel notamment par Stace qui, dans le poème qu'il consacre à l'inauguration de la *via Domitiana* (*silu.* 4,3), l'emploie là où l'on attendrait de l'hexamètre, afin de signifier la nouvelle rapidité qu'offrait au voyageur cette voie nouvelle. Dans ce même poème, plus finement encore, le vers deviendrait un moyen de faire de la Sibylle (4,3,24) non plus un personnage de souvenir virgilien, mais une figure catullienne dont l'ethos convient mieux à celui du poème. Mais le poète peut aussi jouer sur l'*ethos* propre aux segments rythmiques constitutifs du vers : *Annales Volusi* est de rythme hexamétrique et noble, quand *cacata carta* se fait iambique et moqueur (p. 88-92). L'idée est de premier ordre et trouve à s'appliquer sitôt que l'on se donne la peine de le faire. Le chapitre consacré aux iambes (p. 114-180) est l'occasion d'examiner la manière dont le poète use de la rapidité et de l'énergie que la tradition prête à ce mètre volontiers porteur de grincements et méchancetés. Dans sa démonstration, l'auteur, qui n'est pas linguiste, sous-estime malheureusement le fait que la parenté du rythme iambique avec celui de la langue parlée pose un problème de poéticité et de niveau de style que l'on ne peut négliger. Afin d'accéder au bon niveau diaphrastique et diastratique, l'iambe devait être désoralisé. Il le sera par la régularisation d'échanges quantitatifs qui, en se raréfiant, comme dans la poésie dramatique, voire en s'éliminant, comme dans la poésie lyrique, le fera accéder à un équilibre rythmique qui, par sa plus grande quantité de syllabe brèves, l'éloignera de l'oralité populaire latine et le rapprochera d'une rythmicité *à la grecque* ; ce qui n'était pas pour déplaire aux poètes intertextualistes qui en faisaient usage. Nonobstant le détail d'une argumentation que je laisse juger à qui aura le goût de le faire, on peut résumer la pensée de l'auteur en affirmant que le signifiant rythmique non seulement transpose sa qualité esthétique et émotionnelle intrinsèque sur l'ensemble du signifié qu'il porte, mais fonctionne encore comme un marqueur intertextuel capable de renvoyer à ce qu'en a fait son usager antérieur le plus prestigieux ; en bref, une strophe saphique évoque Sappho de manière d'autant plus intéressante que cette strophe ne porte rien qui soit de thématique saphique. La démarche de l'auteur, et c'est sans doute là que réside son originalité, étend la mécanique

sémantique intertextuelle au signifiant rythmique. Si je pousse sa démarche jusqu'à la théorie, j'en arrive à cette conclusion un peu mécaniste qu'un poème intertextualisé contient quatre signifiés : 1) le signifié linguistique de l'hypertexte ; 2) le signifié linguistique de l'hypotexte ; 3) le signifié rythmique de l'hypertexte (l'*ethos* du mètre) ; 4) le signifié rythmique de l'hypotexte (l'*ethos* du mètre). Le chapitre dévolu aux systèmes strophiques saphiques et alcaïques (p. 181-283) est tout entier construit de manière à montrer comment les poètes assument ou récusent l'*ethos* propre à chaque système. De la matière saphique sera par exemple traitée par Horace sous forme alcaïque pour y conférer plus de force. L'auteur s'applique en outre à monter que ce genre d'attitude n'empêche pas Horace de maintenir une vivante présence saphique dans les poèmes composés dans la strophe du même nom. Dans son chapitre dévolu à l'hexamètre non épique (« The dactylic hexameter and his detractors », p. 284-384), l'auteur montre que dans la mentalité romaine, la conscience serait restée vive de l'allogénie de l'hexamètre et de l'hellénisation de l'esthétique littéraire que son usage a entraîné. Les épitaphes en saturniens témoigneraient d'une nostalgie des temps anciens depuis lesquels *obliti sunt Romae loquier lingua Latina*. S'interrogeant sur les raisons qui ont amené Lucilius, après bien des hésitations, à porter son choix sur ce vers émigré comme véhicule de l'autochtone satire, l'auteur affirme que le poète l'aurait choisi par désir transgressif : dire la satire — celle de Lucilius ! — dans le mètre un peu *Pomp and Circumstance* de la poésie épique ne pouvait qu'en accroître le scandaleux. Tandis que l'hexamètre épique marchait vers une désoralisation qui ne s'achèvera qu'avec Ovide, Lucilius l'aurait ainsi replongé dans le vieux bain vinaigré de l'oralité vétéro-latine. L'extrême abondance des élisions qui s'observent dans les fragments hexamétriques ainsi que leurs spectaculaires irrégularités métriques (*non licitum esse uterum atque etiam inguina tangere mammis* 541 M ; 568 W) sont invoquées. On souscrira volontiers au propos, mais à la condition de le tempérer. Les vers de Lucilius n'ont souvent été préservés que pour leurs bizarreries et il y a fort à parier qu'un texte complet des *Satires* nous donnerait l'image d'une moindre sauvagerie d'oralité. Comme toujours lorsqu'il s'agit d'évaluer des fragments, l'effet de densité crée un artefact dont certains se dégagent plus facilement que d'autres. Un sain scrupule d'incomplétude fait toutefois ajouter : « I hope that these brief thoughts on the expressive power of elision have some plausibility » (p. 332) ! Dans sa conclusion, l'auteur poursuit dans cette veine de sensibilité apologétique et se rappelle qu'un sien collègue lui aurait avoué que de mêler des considérations de métrique à de la critique littéraire serait une faute de goût, de l'incivilité académique, une erreur de marketing, un suicide de carrière, presque de l'interdisciplinarité : « a dead hand on a sexy paper » (p. 382). La linguiste que je suis n'a plus qu'à s'espérer pardonnable de croire que, de ce livre, on tirera cette conviction — qui vaudra preuve — que l'exégète d'un poème latin ne peut plus faire l'économie d'un examen un peu carré de sa métricité ; c'est à ce prix sans doute que les interprétations des littéraires prendront consistance : le reste ne sera désormais que littérature !

Carole Fry.

Cl. Moussy, *La polysémie en latin* (Collection « Lingua Latina ») : Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2011, 320 pages.

Contrairement à une idée reçue, la monosémie n'est pas, tant s'en faut, la règle en face de laquelle la polysémie serait une anomalie. Elle est bien plutôt très

habituelle et elle pose trois problèmes principaux pour la décrire, la justifier par rapport à l'homonymie et l'expliquer. À ces questions délicates, Cl. Moussy a, depuis 1975, consacré 19 contributions et articles publiés dans des revues et des actes de colloques qu'il n'est pas toujours aisé de consulter, et l'on ne peut que se réjouir de les voir opportunément réunis. Ils constituent un ensemble très utile pour des travaux collectifs actuellement en cours, comme la partie sémantique du DHELL (Dictionnaire Historique et Encyclopédie Linguistique du Latin, projet ANR du Centre A. Ernout de Paris IV). Derrière la diversité des termes étudiés, le lecteur saisit, dès l'introduction fort substantielle (p. 7-16), le fil d'une méthode sûre et très cohérente.

Sur la description de la polysémie est ainsi engagée une réflexion solide qui fait une large place à l'analyse sémique, dégageant des traits de sens pertinents sur le modèle de la phonologie : un même sème /parcourir/ est commun aux différentes valeurs de *lustrare* « purifier en allant dans les rangs du peuple », « examiner », « visiter » (p. 25). Cette méthode est en particulier utile pour déterminer l'amorce des évolutions métaphoriques comme entre *caput* « tête » et *caput* « souche » d'après le sème /extrémité/ (p. 33), ainsi que pour comparer les « synonymes » et situer les ancrages des rencontres antonymiques (p. 22). L'auteur souligne avec raison la nécessité de ne pas forcer cette analyse pour faire apparaître des différences sémiques qui, en fait, n'existent pas, ainsi que l'illustrent les noms du prodige *monstrum*, *prodigium*, *ostentum* (p. 28). Sont ensuite distinguées les polysémies des substantifs (p. 55-94) et celles des verbes (p. 95-168) et des adjectifs (p. 269-293) : les premières sont exclusivement internes car elles dépendent du seul jeu des sèmes entre les sémèmes, alors que les secondes peuvent être aussi externes, c'est-à-dire liées aux variations des constructions. *Mactare* signifie au propre « accroître, revigorer », à propos de divinités auxquelles on offre des sacrifices, d'où « honorer » (S 1) et le passage à « sacrifier », « immoler » (S 2) est lié à un changement de construction (p. 147-148) car l'instrumental d'objet *hostia* de *mactare deum hostiā* (S 1) devient un accusatif d'objet dans *mactare deo hostiam* (S 2). De même, l'adjectif *secundus* est construit avec *ab* + abl. quand il signifie « qui vient après (dans une série) », « second », mais avec le datif lorsqu'il a le sens de « second (par rapport à quelqu'un, à quelque chose) », « inférieur », ce qui caractérise une polysémie externe (p. 16 et 290). Plus globalement sont distingués les sens, plus ancrés dans le sémantisme, et les acceptions davantage liées aux contextes : *ornamentum* a deux sens « arrangement, équipement » et « bel arrangement, ornement », lequel recouvre plusieurs acceptions « toilettes — bijoux des femmes », « figures de style », « embellissement architectural » (p. 10 ; 79-87). Cette recherche des relations conduit corrélativement l'auteur à montrer que les cas d'homonymie sont peu nombreux. Les études ici réunies en livrent un seul qui soit probable, entre *inuolare* 1 « voler, dérober » et *inuolare* 2 « s'envoler, se précipiter sur » (p. 158-161).

Par une démarche claire et pertinente, Cl. Moussy rend très sensible l'enjeu important de ces analyses qui permettent d'aller au-delà des multiples équivalences de traduction. Il fait bien apparaître que les évolutions sémantiques ont des causes qui se situent à plusieurs niveaux. La métaphore, la métonymie, l'extension et la restriction de sens, pour se limiter à quelques cas, sont des relations proprement linguistiques et internes aux sémèmes, mais tout l'intérêt de ce travail est de mettre en évidence d'autres facteurs. Les calques sémantiques du grec et les emprunts jouent un rôle non négligeable (p. 27, 61, 92, 281), comme le montre le cas de *probabilis* qui correspond à *eikos* « vraisemblable », *endoxos* « qui est conforme à l'opinion commune », *pithanos* « convaincant (en parlant d'une *narratio*) » (p. 273-281). Sur la signification d'un terme latin a pu s'exercer celle d'un autre vocable latin. Il en est ainsi de la préposition *secundum* qui fait se développer les valeurs

« conformément à », « d'après l'avis de » en *iuxta* dans la latinité tardive (p. 298-301). De même, l'antonymie de *gratia* « faveur » avec *inuidia* « hostilité » a pu favoriser le syntagme *inuidiam facere* « faire des reproches » et de là le sens « reproche » pour le seul substantif (p. 93).

S'éclairent ainsi dans une bien meilleure compréhension de nombreux domaines du vocabulaire latin. La polysémie de *monstrum* est importante : « prodige », « être monstrueux », « être criminel », « acte criminel », « histoires incroyables », mais ces sens s'enchaînent selon une relation métaphorique reposant sur le sème /qui sort de l'ordinaire/ (p. 68-76). Il ne faut pas confondre la polysémie des préverbes et celle des préverbés, principe bien dégagé par Cl. Moussy et utilement réaffirmé, car la confusion est parfois faite. L'auteur donne une précieuse analyse de *com-* en montrant bien la filiation des valeurs, l'association et la réciprocité (*compromittere* « s'engager »), dites concrètes, mais il en existe plusieurs autres, l'une, bien connue, terminative et intensive (*conficere* « achever », *condiscere* « apprendre à fond »), l'autre plus rare, ingressive (*conquirere* « se mettre à la recherche de »). L'apport décisif de Cl. Moussy est de revenir sur le statut de ces dernières, « déterminées » plus qu'« aspectuelles » (p. 197), et de proposer une explication judicieuse : l'évolution vers ces emplois plus abstraits à partir de la valeur concrète « avec » s'est trouvée facilitée car *com-* ne présentait pas de sens local fort (p. 199-200). Bien souvent, *re-* signifie « en arrière » (*recedere*), « en sens inverse » (*reficere* « refaire, réparer »), « en retour » (*reddere*), « en sens contraire » (*recludere* « ouvrir », cf. *claudere*) qui ont une unité, mais à cet ensemble se relient plus ou moins facilement certaines valeurs. La répétition se rattache au mouvement en arrière, et aussi, souligne Cl. Moussy, au retour (p. 179-180). L'auteur met en évidence des nuances plus rares, comme ces occurrences de *reuocare* « appeler à son tour », *reuincere* « vaincre à son tour », et il s'interroge (p. 182-183) sur l'existence en latin d'un *re-* à valeur intensive qui serait l'origine lointaine de cet emploi du *re-* français (« recouvrir » à côté de « couvrir »). Il n'est pas toujours aisé d'établir une distinction entre le simple et le préverbé, mais la nuance de renforcement peut exister dans des verbes comme *relaxare* « relâcher » et *resoluere* « dénouer », où le préverbe d'inversion rejoint le sens des formes simples. Concernant les verbes proprement dits, l'histoire de *glisco* est à cet égard originale. Il se dit en effet d'abord du feu qui est allumé et de ce qui s'embrase pour, en particulier chez les poètes de l'époque flavienne, étendre son sémantisme vers « croître, grossir », « être transporté », « désirer ardemment », selon un lien métaphorique entre l'accroissement du feu et celui des passions qui n'est pas sans exemples dans les différentes langues (p. 102). Trois articles sont consacrés à *procurare* et ils permettent de revenir sur l'idée selon laquelle le sens usuel de *procurer* est un développement du français : bien des auteurs de la latinité tardive emploient le verbe au sens de « faire obtenir, fournir » et cela a exercé une influence sur le verbe roman (p. 267). Quant au développement de cette valeur dès Tertullien, il est lié à l'idée centrale de « prendre soin, s'occuper de » (p. 251). C'est encore elle qui rend compte des valeurs plus rares « administrer » et « faire un sacrifice expiatoire (à une divinité) », d'où « conjurer » (p. 247-249). Cette recherche de la filiation sémantique fait apparaître que l'idée de pardon (p. 41-54), première seulement dans *ignoscere*, s'est lexicalisée à partir de vocables exprimant la grâce, la faveur (*uenia*), la bienveillance (*indulgentia*), le don (*condonare*), la permission et la libération (*praetermittere*, *dimittere*, *remittere*), le renoncement (*concedere*), le fait de laver et la purification (*absoluere*, *mundare*, *purgare*).

Tous les latinistes, et pas seulement les spécialistes de lexicologie, apprendront beaucoup grâce à ce recueil. Une analyse nuancée des phénomènes de langue, l'appui de modèles linguistiques clairement explicités, une grande clarté d'explica-

tion font que cet ouvrage se lit avec autant d'intérêt que de plaisir, procurant au lecteur une redécouverte bénéfique de plusieurs domaines du vocabulaire latin.

Jean-François Thomas.

Claude Moussy, *Synonymie et antonymie en latin* (Collection « Kubaba », série « Grammaire et linguistique ») : Paris, L'Harmattan, 2010, 234 pages.

L'ouvrage réunit 18 articles, précédemment publiés dans des revues ou dans des Actes de colloques. Si le plus ancien date de 1965, comme l'indique l'avant-propos, il s'agit le plus souvent d'articles récents (14 d'entre eux ont été publiés depuis 1990, dont 4 depuis 2000). L'objet de cet ouvrage est donc avant tout de regrouper, au sein d'un même volume, des travaux d'un même auteur présentant une réelle unité thématique. Se développe ainsi, au fil du volume, une réflexion autour de trois pôles, la synonymie, l'antonymie et l'articulation entre sémantique et syntaxe, qui constituent les trois parties du volume. Et c'est ce qui lui donne tout son intérêt.

Dans la partie questionnant les liens entre sémantique et syntaxe, la mise en regard du chapitre XVII, « Les complétives en *quin, quominus* et le jeu des négations », et du chapitre XVIII, intitulé « Négation et lexique en latin : le cas des complétives en *quin* et *quominus* », marque l'approfondissement d'une réflexion, d'abord conduite à travers les verbes qui régissent le plus souvent ce type de complétives (verbes d'empêchement, de refus et de doute) et désormais étendue à un éventail plus large de verbes (dont des tours passablement rares). Les conclusions de l'article précédent n'en sont pas pour autant remises en cause, si ce n'est que l'inhibition du sème « négation » de *quin* et de *quominus* est également à l'œuvre pour des verbes à trait sémantique négatif, comme *ignoro* ou les verbes de crainte (interprétés comme exprimant un « souhait négatif », p. 229). La reprise à l'identique d'un article publié en 1998, ce qui est la loi de ce genre de recueil, ne permet pas de citer l'étude postérieure de Fr. Fleck, *Interrogation, coordination et subordination : le latin* quin, Paris, 2008 (cf. le compte-rendu publié dans la *REL* 86, p. 247-249), qui prolonge encore cette réflexion.

L'avant-propos souligne la complexité de l'analyse de la synonymie, à travers une citation de Quintilien (p. 9) et les différents articles structurent le rapport synonymique en faisant intervenir les notions de « synonymes partiels » à propos d'*ostentum* (monosémique) et de *portentum* (polysémique) (p. 48), de « synonymes parfaits » (p. 49) et de « synonymie contextuelle » à propos des adjectifs *credibilis, probabilis* et *uerisimilis* (p. 86). On pourra d'ailleurs mettre en regard ces notions avec la typologie de la synonymie proposée par M. Fruyt dans les actes du colloque *Les problèmes de la synonymie* édités par Cl. Moussy (Paris, PUPS, 1994).

La notion d'antonymie s'avère également complexe : prenant appui sur des analyses d'Aristote et de Cicéron et sur les travaux de R. Martin, Cl. Moussy souligne que « l'antonymie ne consiste pas en une opposition entre deux termes » (p. 143-144) et que « le lieu de la relation antonymique est bien le sème » (p. 146). L'analyse sémique, qui trouve alors toute sa pertinence, n'en reste pas moins discrète, et d'un accès aisé, même pour les non-spécialistes. Elle permet d'opposer le « sémantisme pauvre » de *iactus*, en regard du « contenu sémique plus riche de l'emprunt » *bolus* pour lequel Cl. Moussy distingue trois sèmes : « un jet / qui procure un gain / éventuel » (p. 100), ou d'introduire l'interlocution, perçue par Varron et par Servius mais récusée par le *DELL*, dans le sémème de *sermo* : « /enchaînement/ /de paroles/ /échangées/ » (p. 171). La distinction entre « anto-

nymie de négation » et « antonymie d'inversion » donne lieu à d'intéressantes analyses sur les préverbes *de-* et *re-* (p. 160-163). Associées à l'analyse sémique, elles permettent d'éclairer la polysémie du verbe *deprecor* dans l'article de Cl. Moussy paru en 1991 (*REL*, 69, p. 70-85). L'auteur souligne également la dissymétrie pouvant exister au sein d'une paire antonymique, alors même qu'il aurait été possible d'utiliser deux antonymes reliés morphologiquement : le couple *exire* / *intrare* apparaît ainsi comme plus fréquent que le couple *exire* / *inire* (p. 152).

Cette organisation thématique du volume n'efface en rien la rigueur et la précision de chacune des études qui le composent. La perspective diachronique permet d'éclairer le devenir des différentes dénominations proposées par Cicéron pour servir d'équivalent au terme grec désignant la figure de style. C'est *figura* qui sera retenu par Quintilien et la postérité, alors même que Cicéron semblait marquer une préférence pour *forma* (p. 74) ; quant aux « dénominations imagées » (*lumina*, *insignia*, *ornamenta*, *flores*), elles n'ont pas davantage été adoptées, peut-être parce qu'elles s'éloignaient trop de l'original grec (p. 76). Cl. Moussy étudie ainsi les rapports entre latin et grec (la notion de « calque sémantique » est utilisée p. 100), mais parcourt également toute la latinité, marquant son intérêt pour le vocabulaire chrétien, mais aussi pour des vocabulaires techniques, relevant par exemple de la rhétorique, de la médecine (p. 128), de la divination (p. 48) ou du droit (p. 91). L'étude sur corpus et les analyses philologiques témoignent d'une véritable familiarité avec la langue latine : l'auteur établit que *iucundus* présente une teinte « affective » (p. 30) ou propose une nouvelle interprétation convaincante d'une expression d'interprétation difficile : *te multabo bolo* (Plaute, *Truc.*, 844) (p. 103).

La publication de cet ouvrage, associant des analyses lexicologiques à travers un regroupement thématique (qui ouvre des perspectives plus larges), nous semble une excellente initiative. Du fait de la clarté du propos, qui rend les analyses accessibles à des non-spécialistes, et de la diversité des termes étudiés, il devrait intéresser un public plus large que les seuls linguistes.

Sophie Van Laer.

Claude Moussy (dir.), *Espace et temps en latin* (Collection « Lingua Latina », n° 13) : Paris, PUPS, 2011, 248 pages.

Traiter simultanément de deux catégories aussi vastes que l'espace et le temps peut conduire à une disparate qui échappe au contrôle des éditeurs. Le risque a été assumé avec habileté par Claude Moussy dans le présent volume (n° 13) de la collection du Centre Alfred Ernout de linguistique latine, où deux sections hétérogènes regroupent au total quinze articles ; la première, d'ordre méthodologique, est lexicologique et sémantique, et la seconde aborde les deux champs de la littérature et de la civilisation. L'ouverture très vaste du spectre nous invite évidemment à dépasser le constat assez banal d'une communauté de moyens linguistiques pour l'expression des rapports locaux et temporels, et nous met mieux en mesure de saisir ce dont le constat d'une relative indifférence syntaxique est finalement l'indice : la communauté notionnelle de ces deux axes structurants dans la langue, la pensée et la vie des Romains.

La première section est donc linguistique, ce qui est attendu dans la collection « Lingua Latina ». Les deux contributions de nos collègues espagnols, B. García Hernández et A. M. Martín Rodríguez, respectivement « L'espace, le temps, le mouvement et l'aspect. Perspectives sur leur organisation linguistique » (p. 13-24)

et « Les lacunes lexicales dans le vocabulaire latin dénotant l'espace et le temps » (p. 77-90) se complètent, sinon dans leur propos et leur méthode, du moins dans leur fonction d'inventaire, d'autant que les perspectives romanes du second font écho, en quelque sorte, aux considérations du premier relatives à l'emploi locatif tardif de *habet* « il y a ».

Ambiguïté et recouvrement font cependant l'essentiel de la section, envisagée dans une perspective lexicale plus ou moins dynamique ; citons « La référence spatio-temporelle et métalinguistique des verbes de mouvement en latin et leurs évolutions romanes », d'Anna Orlandini et Paolo Poccetti (p. 25-45), « Problèmes de polysémie et de synonymie dans la lexicalisation de l'espace », de Jean-François Thomas (p. 47-60), « La confusion entre les prépositions *ab* et *ad* à valeur locale chez Grégoire de Tours », de Maryse Gayno, et les analyses contrastives, plus classiques, de A. Bertocchi et M. Maraldi (« Les adverbes de répétition *rursus*, *iterum*, *denuo* », p. 61-75) et de Cl. Moussy (« *Continuus*, *perpetuus* et *iugis*. L'expression de la continuité dans l'espace », p. 91-107). Des deux derniers articles, on retient que d*enuo*, archaïque, est répétitif, comme *iterum*, et plus rarement restitutif, tandis que *rursus*, « contre-directionnel », est parfois répétitif. Quant à *continuus*, si malgré son étymologie plutôt spatiale il est d'abord temporel, il a rencontré la concurrence de *iugis* « qui coule », dont l'évolution vers l'expression de la durée est assez similaire à celle de *perpetuus*. Le propos de Pedro Duarte, dans « *Subdiu* : formation, sens et place dans le lexique latin » (p. 125-139), se veut plus limité, mais ne sacrifie aucun des aspects permettant de suivre l'évolution sémantique d'un mot dont la structure appelait les locuteurs à une réinterprétation spontanée. Enfin, Lyliane Sznajder (« L'expression de la longue durée et de l'éternité dans la Vulgate », p. 109-123) décrit des phénomènes lexicaux — expansion de *saeculum*, développement de *generatio* — qu'on doit apprécier dans un contexte de multi-référence linguistique (grec et hébreu) et de variété des niveaux de langue (Jérôme et les traducteurs antérieurs).

La section sur la littérature et la civilisation s'ouvre avec une communication ménageant la transition avec les études lexicales : dans « Les lieux de culte Rome : *ara*, *templum*, *aedes* » (p. 157-168), Jacqueline Champeaux précise justement les caractéristiques définitoires de ces marques concrètes du culte, bien au-delà de ce que nous en dirait l'étymologie. Dans un même ordre d'idée, les contours d'une notion juridique précise, l'échéance, conduit Michèle Ducos à scruter le lexique des juristes (« L'expression du temps et son interprétation chez les juristes romains », p. 219-230). L'espace stellaire, considéré comme un marqueur du temps, intéresse une contribution très technique de Wolfgang Hübner (p. 169-180) ; plus littéraires sont les apports d'Étienne Wolff avec son « Martial, entre l'Espagne et Rome » (p. 197-203) et d'A. Stoehr-Monjou (« L'expression de l'espace et du temps chez Dracontius : de l'expérience personnelle à la profession de foi romaine », p. 205-218). On appréciera pour finir la contribution de Danielle Porte, « Du quotidien au cosmique : la conception romaine du temps » (p. 181-196), dont le ton est aussi original que vaste l'amplitude et original le propos : le rapport personnel des locuteurs au temps dans son expression linguistique.

Cette dernière communication est finalement bien à l'image d'un ouvrage collectif où chaque contributeur, libre de développer sur cette vaste thématique, a su y trouver un champ original et nous offrir des vues particulières. La bibliographie générale (p. 231-246), qui nous épargne heureusement les redites, fournit enfin des pistes pour le prolongement de réflexions que les lecteurs ne manqueront pas de faire leurs.

Guillaume Bonnet.